

LE JOURNAL D'AGRICULTURE ILLUSTRÉ

Publié par le Département de l'Agriculture de la Province de Québec.

Vol. VI

MONTREAL, NOVEMBRE 1883.

No. 10

Table des matières.

Conditions nécessaires pour faire un bon cultivateur.....	145
La vache canadienne.....	146
Drainage.....	146
Résumé de la loi et des règlements concernant les cultivateurs de tabac.....	148
Science usuelle.....	149
Guide illustré du sylviculteur canadien.....	119
L'érable à Giguières.....	155
La vigne sauvage.....	155
Serre froide pour raisin.....	155
Exposition de la Société d'horticulture du comté de l'Islet.....	157
Les ennemis de la basse-cour.....	158
Echo des cercles.....	159

Conditions nécessaires pour faire un bon cultivateur. (Du Journal d'agriculture, France.)

Il n'y a pas de profession que l'on puisse aborder de but en blanc et sans remplir certaines conditions déterminées; ainsi, le premier venu ne pourrait d'emblée se faire notaire, banquier, commerçant, ni même menuisier ou maréchal. On ne comprendrait donc pas que, seule, l'agriculture fût une profession n'imposant à ses adeptes aucune obligation; aussi, n'en est-il pas ainsi, et celui qui, sans se préoccuper des conditions requises, prétendrait se lancer dans la culture, ne le ferait qu'à ses risques et périls. Ces conditions sont au nombre de trois : le *capital*, l'*intelligence* et la *volonté*; examinons chacune d'elles.

LE CAPITAL.—L'une de ces conditions, c'est l'argent; une chose que doit commencer par faire celui qui veut entreprendre une exploitation agricole, c'est de s'assurer qu'il possède le capital nécessaire; c'est là une vérité qui n'est guère contestée, et pourtant, dans la pratique, que voyons-nous? Cette vérité est trop souvent méconnue et neuf cultivateurs sur dix ne craignent pas de se charger d'une culture avec des ressources insuffisantes, soit en raison de la quotité même de ces ressources, soit, ce qui est encore plus maladroit, parce qu'une portion de leur actif étant immobilisée, une fausse honte les empêche de s'en servir pour battre monnaie; il en est qui poussent la sottise jusqu'à augmenter leur exploitation, alors que ce qu'ils ont entrepris d'abord dépasse déjà leurs forces pécuniaires.

Quant à déterminer le capital nécessaire pour une exploitation, c'est une chose difficile et qui doit être laissée à l'appréciation de chaque intéressé, car sur le chiffre de ce capital les agronomes ne sont pas d'accord. D'ailleurs, en raison de circonstances très diverses, il doit nécessairement varier; par exemple, plus une ferme est en mauvais état et dépourvue de fumiers, de pailles et fourrages, plus le capital de roulement doit être élevé. Du reste, en général, si quelques agronomes veulent qu'il soit de 1000 francs multipliés par le nombre

d'hectares composant une ferme, d'autres, plus modérés, se contentent de 500 fr. par hectare (\$40 par arpent); pour moi, je considère ce dernier chiffre comme conforme à la vérité et à la raison et je pense qu'il ne peut guère être abaissé sans de graves inconvénients.

Il en est de la culture comme de la guerre. L'argent en est le nerf, et il est absolument impossible de s'en passer. Il y a là une telle évidence, que je ne sais comment expliquer la violation de cette première obligation, qui doit être si funeste au cultivateur; je suis convaincu que le cultivateur qui n'a pas observé cette condition et par suite a été entraîné sur une pente fatale, où il veut s'arrêter, doit nécessairement recourir au moyen héroïque de ramener, sans retard, son exploitation dans les proportions de ses ressources, en changeant d'établissement, ou en le restreignant.

L'INTELLIGENCE.—Il fut un temps où une grosse erreur régna dans le monde agricole, au moins dans la classe la moins éclairée, erreur consistant à croire que la profession de cultivateur exigeait moins d'intelligence que toute autre; alors, un père de famille, ayant plusieurs fils, croyait devoir destiner à la culture celui d'entre eux qui lui paraissait moins bien doué sous le rapport de l'intelligence. Cette erreur, ce me semble, tend à disparaître et ce n'est pas regrettable, car c'était là un contresens complet.

D'abord, pour l'éducation en général, on ne voit pas pourquoi les cultivateurs pourraient ou devraient être moins bien élevés et moins instruits que les autres citoyens, et ensuite, sous le rapport de l'éducation professionnelle, il n'y a certainement pas une seule profession, à qui cette éducation soit plus utile qu'à la culture; pour celle-ci, il serait bon que le futur cultivateur en eût soigneusement étudié la théorie et la pratique et que conséquemment il eût sérieusement suivi les cours d'une bonne école d'agriculture et qu'il eût fait un stage suffisant dans une exploitation bien tenue.

En effet, ce n'est pas assez pour un cultivateur de connaître le mécanisme de la culture et de savoir mettre une terre en bon état; c'est là une qualité qui ne suffirait qu'à faire un premier charretier de ferme; il faut quelque chose de plus au cultivateur. Il faut surtout qu'il connaisse parfaitement les animaux maigres et gras, leurs formes extérieures et leur anatomie élémentaire, leurs tares et défauts, et les managements, les coupes et le poids des animaux de boucherie; quelques notions de physique, de botanique, de chimie et de médecine vétérinaire lui seraient encore fort utiles; il aurait également grand intérêt à posséder une ou plusieurs langues vivantes; enfin, il y a une science qui est indispensable au cultivateur et qui est très difficile, c'est la science de l'administration d'un établissement agricole, science extrêmement importante et extrêmement complexe, car l'administration s'applique à tout dans une ferme, hommes, bêtes et mobilier; or, il est évident qu'un pareil programme peut convenablement exercer, non-seulement une intelligence ordinaire, mais même une intelligence d'élite.